Le nomade, le saisonnier et le migrant : une culture de la mobilité en Anatolie centrale ?

Nomads, Seasonal Workers and Migrants: A Culture of Mobility in Central Anatolia?

Benoît Fliche

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8293>

DOI : 10.4000/etudesrurales.8293

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2006

Pagination : 109-120

Référence électronique

Benoît Fliche, « Le nomade, le saisonnier et le migrant : une culture de la mobilité en Anatolie centrale ? », *Études rurales* [En ligne], 177 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 11 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8293> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.8293

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ETRU&ID_NUMPUBLIE=ETRU_177&ID_ARTICLE=ETRU_177_0109

Le nomade, le saisonnier et le migrantune culture de la mobilité en anatolie centrale ?

par Benoît FLICHE

| Editions de l'EHESS | Études rurales

2006/01 - 177

ISSN 0014-2182 | pages 109 à 120

Pour citer cet article :

— Fliche B., Le nomade, le saisonnier et le migrantune culture de la mobilité en anatolie centrale ?, Études rurales 2006/01, 177, p. 109-120.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LE NOMADE, LE SAISONNIER ET LE MIGRANT

UNE CULTURE DE LA MOBILITÉ EN ANATOLIE CENTRALE ?

Benoît Fliche

nous sommes en présence d'une « culture de la mobilité », comme l'avance Stéphane de Tapia [2002 : 41] :

Lorsque les Turcs basculent dans l'aventure de la migration internationale [...] on ne se rend pas compte en Europe que cette population turque dispose de ce que l'on peut appeler une « culture de la mobilité », sous les formes les plus diverses.

DEPUIS PLUS DE QUARANTE ANS, la société turque est modelée par des migrations vers la ville et vers l'étranger¹. En 1970, plus de 60 % de la population était rurale ; trente ans plus tard, ce rapport s'est inversé. En outre, ce que l'on a coutume d'appeler aujourd'hui la « Turquie de l'extérieur » représente près de 5 % de la population de la République de Turquie : il est rare qu'une famille turque n'ait pas au moins un de ses membres à l'étranger, principalement en Europe.

Face à l'importance de ce phénomène migratoire, certains auteurs [de Tapia 1995 et 2002 ; Autant 2002] rappellent que ces mobilités contemporaines s'inscrivent dans la continuité de « formes traditionnelles très diversifiées : nomadisme et semi-nomadisme, transhumances des troupeaux avec des villages doubles (village d'été *ayla*, village d'hiver *kisla*), caravanes de marchands (la caravane de Belgrade n'a disparu qu'au XIX^e siècle) avec leurs lieux d'étape, migrations saisonnières de travail vers Istanbul et les plaines côtières encore visibles en Çukurova pour la cueillette du coton... » [de Tapia 1995 : 23]. Cette continuité nous amène à nous demander si

Devant l'évidence de mobilités successives

Parler de « culture de la mobilité » en Anatolie renvoie à un débat, fondamental dans les études rurales et migratoires en Europe. En effet, depuis quelques années, on assiste à un changement de perspective : les travaux sur ce sujet abandonnent la vision redfiel-dienne des campagnes – que Dionigi Albera [2000] qualifie de « paradigme de la sédentarité »² –, et ce au profit d'une vision plus dynamique et mobile. L'article de Jérôme Bourdieu, Gilles Postel-Vinay, Paul-André Rosental et Akiko Suwa-Eisenmann [2000] en est un bon exemple. Ces auteurs placent la mobilité au cœur du fonctionnement social, rejetant par là le modèle homéostatique selon lequel les migrations ne seraient qu'une conséquence des déséquilibres macroéconomiques ou démographiques (expulsion du sur-numéraire lors des crises).

1. Je remercie vivement Dionigi Albera, Christian Bromberger et Jean-Pierre Digard du regard critique et constructif qu'ils ont posé sur cet article.

2. En France, le paysan fut longtemps décrit comme une « icône de la stabilité » en raison de la volonté qu'avait l'État d'enraciner les campagnes dans le territoire national [Franques 2004].

Dionigi Albera et Paola Corti vont plus loin encore en montrant que les sociétés alpines ne sont pas seulement une « fabrique d'hommes », pour reprendre l'expression braudélienne, mais qu'elles relèvent d'une « culture de la mobilité » qui permet de « se déplacer agilement le long des routes, même très éloignées, et de profiter des opportunités qui, à l'époque des grandes émigrations des XIX^e et XX^e siècles, s'ouvraient à l'intérieur des marchés du travail et des systèmes commerciaux internationaux » [2000 : 366].

Avec cette approche on sort des équations classiques de l'émigration qui ont tendance à voir dans les migrants des êtres subissant les événements. Dionigi Albera et Paola Corti soulignent combien les migrants sont, au contraire, acteurs de la migration en ce qu'ils mettent en œuvre leurs projets, choisissent leurs itinéraires, élaborent leurs stratégies en fonction des opportunités qui se présentent à eux. Ce dynamisme s'explique par une tradition de la mobilité, issue des différentes circulations antérieures à l'émigration.

La question qui sous-tend l'usage de cette notion de « culture de la mobilité » est, en définitive, celle de la relation entre deux types de mobilité : la mobilité « circulatoire » – déplacement stratégique entre plusieurs espaces – et la mobilité « migratoire » – entendue ici comme déplacement d'un point d'émigration à un point d'immigration, avec installation durable en ce point, sans qu'il y ait nécessairement de jeu sur le différentiel spatial. Dans le cas alpin, il s'agit de savoir dans quelle mesure les circulations ont contribué aux dispositions et aux compétences liées à la mobilité migratoire.

Dans cet article, nous nous proposons d'examiner cette question, dans le contexte anatolien, à travers l'exemple d'un arrondissement³ d'Anatolie centrale : Sorgun. Pour saisir les rapports qui existent entre les formes antérieures de mobilité et les grandes vagues d'émigration des années soixante-dix en direction des métropoles turques ou européennes, nous ferons intervenir deux types d'échelle d'investigation en distinguant l'échelle d'observation (région, village, famille, individu) et l'échelle d'analyse (macro- ou micrologique) [Bromberger 1997 ; Sawicki 2000].

Dans un premier temps nous verrons que Sorgun est un terrain qui se prête particulièrement bien à l'étude de cette « culture de la mobilité » : si cet arrondissement est, de nos jours, le théâtre de nombreuses mobilités, il a aussi, par le passé, connu circulations et migrations.

Nous chercherons ensuite à savoir s'il y a continuité entre les formes de mobilité antérieures à l'exode rural des années soixante-dix et les formes de mobilité contemporaines et dans quelle mesure les premières ont influencé la constitution des ressources et des dispositions nécessaires à l'émigration.

Sorgun, une terre de mobilités

La région de Sorgun a-t-elle été le lieu de circulations et de migrations avant les grandes vagues migratoires des années soixante-dix ? Outre les nomades, les semi-nomades [de Planhol 1958] et les caravaniers, les paysans présentaient, eux aussi, une grande mobilité : n'étant pas attachés à la « glèbe », ces derniers

3. *İlçe* (arrondissement) du *il* (département) de Yozgat.

pouvaient, s'ils le désiraient, quitter les terres qu'ils cultivaient⁴.

Ces mouvements migratoires avaient d'autant plus de raisons d'être que l'Anatolie était vide d'hommes jusqu'au milieu du XIX^e siècle [Akdag 1945 ; Hütteroth 1982]. Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle que les vallées de Sorgun se sont peuplées, au point de parvenir, cent ans plus tard, à une situation de surplus démographique. Comme ailleurs en Turquie [de Tapia 2002 : 43], dans les villages de Sorgun on constate que la majorité des lignages ne sont présents que depuis quatre ou cinq générations et qu'ils ont souvent gardé la mémoire de leur lieu d'origine. Ainsi 27 villages se sont constitués, dans le courant du XIX^e et au début du XX^e siècle, à partir de familles provenant de villes extérieures à l'arrondissement, comme Sivas, Bayburt, Tokat ou Antalya. À cela s'ajoutent les populations venues de pays extérieurs à la Turquie.

L'une des raisons de l'explosion démographique de l'Anatolie a été l'installation massive de réfugiés turcophones et musulmans : les *muhacir*. Ceux-ci relèvent de deux grands courants migratoires : les premiers ont quitté les Balkans à la suite du recul de l'Empire ottoman dans cette zone, dès 1878 ; les seconds viennent de Crimée, du Caucase et d'Asie centrale, poussés par l'avancée russe en direction des pays turcophones, à partir de la fin du XVIII^e siècle. Les deux mouvements sont numériquement équivalents. Au total, ils représentent près de 4 millions de personnes [de Planhol 1993 : 691]. À Yozgat, le poids des *muhacir* a beaucoup compté dans l'évolution démographique de la ville, et dans l'arrondissement de Sorgun on dénombre

21 villages ayant accueilli des réfugiés extérieurs à l'Anatolie.

À ces déplacements de population s'ajoutent des mobilités professionnelles [de Planhol 1958]. Avant les années soixante, de nombreux villageois complétaient leurs revenus par un commerce, légal comme celui des céréales et du bétail, ou illégal comme celui du tabac. Ces villageois évoluaient dans un large périmètre, allant de Yozgat à Tokat, de Çorum à Kayseri. En plus de ces colporteurs et « paysans-marchands », citons les saisonniers qui se rendaient à Ankara durant les mois d'été pour travailler dans le bâtiment.

Ces mobilités rurales étaient favorisées par la structure architecturale des maisons. Comprenant une ou plusieurs chambres situées à l'extérieur, celles-ci pouvaient héberger les étrangers de passage tout en préservant l'intimité du foyer. Avoir une chambre d'« invité » était aussi et surtout une marque de prestige en ce qu'elle témoignait du statut économique et social des hôtes. Ces chambres constituaient une infrastructure nécessaire à la circulation de ces hommes qui se déplaçaient à pied et bénéficiaient là d'une hospitalité, le plus souvent gratuite.

Comme dans les études rurales européennes, il convient donc de se défaire, pour la région qui nous occupe, de l'image de « sédentarité » attachée au monde paysan. Hormis les déplacements de population imposés par le pouvoir ottoman, les campagnes étaient en mouvement bien avant d'entamer leurs migrations vers les

4. Il faut toutefois relativiser cette « liberté », comme nous le rappelle J. Weulersse [1946 : 125], surtout lorsque le paysan est métayer. Sa liberté est alors toute théorique en raison des dettes qui souvent l'accablent.

grandes villes turques⁵ ou européennes. Ces mobilités étaient au cœur de la vie rurale de cette région d'Anatolie centrale. Ce constat rejoint celui que, dans les années cinquante, Xavier de Planhol [1958 : 186] faisait à propos du sud de l'Anatolie :

Le trait le plus caractéristique de vie dans toute la bordure montagneuse méridionale du plateau anatolien est sans conteste cette sorte de mouvement perpétuel qui anime d'un bout de l'année à l'autre les bêtes et les gens, en dehors même de tout gradient de travail. L'observateur est déconcerté par cette universalité du phénomène migratoire.

Pouvons-nous pour autant postuler une continuité entre ces différentes formes de mobilité et la grande émigration des années soixante-dix ? Ces mobilités ont-elles laissé des traces perceptibles dans les villages où se sont installés nomades, *muhacir*, caravaniers, paysans-marchands et travailleurs saisonniers ? Y observe-t-on un comportement migratoire particulier ?

Pour répondre à ces questions, il nous faut à présent passer à un niveau d'observation mésoscopique et considérer les différents groupes de populations qui constituent les villages de l'arrondissement de Sorgun.

Une continuité entre les différentes mobilités ?

Deux périodes d'émigration se dégagent nettement : la première, dans les années quarante ; la seconde, dans les années soixante-dix. Entre les deux, peu de villages de Sorgun sont concernés par le phénomène migratoire.

Ces deux phases correspondent à deux types de migration. Celle des années quarante reflète l'explosion de la migration du travail pendulaire interne en direction des grands centres urbains comme Ankara : les jeunes des villages partent l'été travailler comme tâcherons ou maçons en ville et rentrent au village, à l'automne [de Planhol 1952 et 1958]. Cette migration n'est donc pas définitive : articulant deux espaces économiquement complémentaires – la ville et le village –, elle donne naissance à une mobilité circulaire. Il en va différemment de la migration des années soixante-dix. Cette dernière a une double destination : interne, en direction des pôles d'attraction urbains, et externe, avec l'ouverture de l'Allemagne et, plus généralement, du marché du travail européen, avide de main-d'œuvre bon marché⁶. Elle concerne les jeunes villageois et se trouve être, dans bien des cas, durable voire définitive : d'une part, les activités agricoles perdent de leur pertinence économique face aux activités industrielles et tertiaires ; d'autre part, s'implanter à l'étranger ou dans les métropoles turques nécessite un investissement financier et/ou temporel très important.

5. Les migrations de travail des campagnes vers la ville étaient très importantes au XIX^e siècle. Pour gérer cet afflux de population masculine, l'administration ottomane a mis en place des *bekâr hane* (maisons pour célibataires).

6. Dans les années soixante, la RFA connaît un boom économique. Elle lance alors un appel à la main-d'œuvre étrangère. Au même moment, la Turquie, confrontée au chômage et au déséquilibre de sa balance commerciale, encourage l'émigration. Sur les 950 000 émigrés « officiels » entre 1961 et 1975, 80 % partent pour la RFA.

À Sorgun, le comportement migratoire n'est pas homogène. Des différences apparaissent entre les villages, certains présentant une propension à l'émigration plus forte que d'autres. Pour saisir ces différences, il faut s'intéresser au *sex ratio* en partant du fait qu'en Turquie, les migrations de travail sont essentiellement masculines. Aussi les villages « touchés » par l'émigration affichent-ils un *sex ratio* très déséquilibré [de Tapia 1996 : 198]. Il est ainsi possible de caractériser de « migrant » ou de « non-migrant » chaque groupe villageois, entre 1940 et 1970.

Quels types de villages sont plus particulièrement des lieux d'émigration ? Nous avons classé les villages selon des critères variés, non exclusifs les uns des autres : le mode de vie passé des villageois (nomades, paysans, etc.), leur confession (alévie⁷, sunnite), leur langue (kurde, turc), la période de fondation du village (avant l'Empire ottoman, entre les ^eXV-XVIII siècles et à partir du ^eXIX siècle), l'origine géographique des villageois (en distinguant notamment ceux qui viennent de l'extérieur de l'Anatolie : les *muhacir*). Chaque village a été également classé suivant son taux d'alphabétisation, la qualité de ses terres et la taille démographique qu'il avait atteinte lors des recensements des années soixante, c'est-à-dire juste avant l'exode rural⁸.

Deux types de villages émergent comme des foyers importants d'émigration dans les années soixante-dix : ceux dont les sols sont de mauvaise qualité et ceux dont la population connaît un taux d'alphabétisation relativement élevé en 1965.

En revanche, il apparaît clairement que les anciens nomades sédentarisés à partir du

^eXIX siècle présentent la mobilité masculine la plus faible. Par conséquent, il convient d'éviter une trop rapide équation entre passé nomade et mobilité migratoire contemporaine.

La question du lien entre les circulations saisonnières antérieures à 1970 et l'émigration vers l'Europe à partir de cette date prend ici tout son sens. En 1940, 38 villages sur 91 sont des foyers de migration saisonnière. En 1970, sur les 55 villages « foyers d'émigration » vers l'Europe et les grandes villes, on retrouve 27 villages « foyers de migration saisonnière », soit environ la moitié. Il semble donc qu'il y ait une certaine continuité. Toutefois, le fait qu'une dizaine de villages de 1940 cessent d'être des foyers de départ en 1970 et que l'effectif des villages « foyers d'émigration » soit constitué pour moitié de villages qui fournissaient peu de travailleurs saisonniers amène à relativiser l'importance de l'expérience de la circulation saisonnière des années quarante comme facteur d'émigration dans les années soixante-dix.

Néanmoins cette observation, faite à un niveau mésoscopique, ne peut être généralisée.

7. Les alévis sont minoritaires et qualifiés d'« hétérodoxes » par les sunnites ; ils se caractérisent notamment par l'adoration qu'ils vouent à Ali, le gendre du Prophète.

8. Pour établir ce panorama des différents lieux d'implantation des populations de Sorgun, j'ai procédé au croisement de trois sources que sont mes propres enquêtes, le livre collectif dirigé par P.A. Andrews [1989] et le travail ethnographique sur les villages de Sorgun effectué par D. Dogan [1995]. J'ai aussi utilisé un inventaire, réalisé en 1966 par la Direction générale de la terre et des eaux, et qui rend compte de la situation agricole dans la région de Yozgat. L'argumentaire statistique est développé dans B. Fliche [2003].

Des continuités sont peut-être décelables à un niveau d'observation plus fin, c'est-à-dire à un niveau microscopique, notamment pour ce qui est des ressources mobilisées. Poursuivons donc notre investigation : dans quelle mesure les mobilités antérieures ont-elles eu une influence sur la constitution des ressources des candidats à l'émigration ?

Mobilités et ressources

On distingue trois types de ressources mobilisables pour l'émigration : les ressources économiques, les ressources culturelles et les ressources réticulaires. Cette typologie peut paraître tranchée. En effet, ces ressources sont souvent associées les unes aux autres. Pour exemple, un villageois doit non seulement savoir vendre son cheptel à un bon prix mais aussi savoir thésauriser : ses ressources économiques nécessitent une conversion numéraire dans laquelle interviennent des ressources culturelles.

Ces ressources ne donnent pas forcément accès aux mêmes espaces d'immigration. Au moment où, dans les années soixante-dix, les villages de Sorgun se vident, plusieurs lieux d'accueil sont repérables : les centres régionaux (arrondissement de Sorgun), les grands centres urbains (Ankara), l'étranger (Europe).

Ces différents lieux d'implantation ne font pas appel aux mêmes ressources. Jusqu'au milieu des années soixante-dix, disposer de ressources économiques importantes est de peu de poids pour accéder à l'espace européen car une administration étatique, à savoir l'Office du travail et du placement, recrute les migrants en fonction de leur état de santé, de leurs capacités et de leurs savoir-faire.

Cela explique qu'avant 1970, en Allemagne, seul un quart des ouvriers turcs étaient issus du monde agricole. Les autres ouvriers étaient hautement qualifiés et venaient des régions industrialisées [Gitmez et Wilpert 1987 : 179].

S'implanter à Sorgun ne nécessitait pas de ressources culturelles ni réticulaires particulières. Il suffisait de disposer d'un capital financier mobilisable grâce à la conversion du capital économique villageois. Avoir un métier ou des relations n'était pas indispensable, contrairement à ce qu'exigeait une migration vers une grande ville comme Ankara. L'accès à la ville et à l'emploi passait alors souvent par des « personnes-relais ».

Dans ce cadre, les formes de mobilité antérieures ont-elles participé à la constitution des ressources ? À propos des Alpes, Dionigi Albera [1991] rappelle que l'émigration a été possible grâce aux ressources culturelles acquises lors des circulations antérieures. L'émigration alpine a été facilitée par une « culture de la mobilité » autant que par une « mobilité de la culture ». C'est aussi le cas de cette région d'Anatolie centrale.

Un exemple nous est donné par la diffusion du métier de maçon dans les villages alévis situés au nord de la sous-préfecture. Ce métier à proprement parler n'existait pas dans cet espace rural avant les années cinquante. Les paysans bâtissaient leurs maisons, en briques crues et à toit plat, selon un savoir-faire villageois. Dans les années quarante, des saisonniers, partis travailler à Ankara comme manœuvres dans le bâtiment, revinrent au village avec une formation de maçon. Ils introduisirent alors des

innovations techniques tels le béton, la fenêtre murale⁹ ou encore le toit en pente et en tuiles cuites¹⁰. Ils commencèrent à gagner leur vie dans la région. Certains d'entre eux allèrent jusqu'à donner des cours payants de maçonnerie aux jeunes de leurs villages, lesquels, armés de ce bagage, purent se faire embaucher sur les chantiers ankariotes. Lorsque l'Allemagne et la France chercheront des ouvriers, les candidats à l'émigration prendront des cours auprès de ces maîtres-maçons villageois pour être recrutés par l'Office du travail et du placement. Ainsi, la mobilité circulaire produit des ressources dont le transfert produit, à son tour, une mobilité migratoire.

Cependant, il serait réducteur de voir dans ces mobilités antérieures la seule source de constitution des ressources culturelles propices à l'émigration des années soixante-dix.

Prenons l'exemple de l'alphabétisation. Nous avons mentionné une corrélation entre cette ressource et la mobilité migratoire liée à l'exode rural. Observe-t-on une corrélation similaire entre cette ressource et les migrations d'avant 1970 ? Nullement : les villages qui fournissaient le gros des ouvriers saisonniers dans les années quarante ne sont pas caractérisés par un taux d'alphabétisation élevé en 1965. Rien ne montre que l'alphabétisation des campagnes soit due aux migrations saisonnières. Les différences observées entre les villages de l'arrondissement de Sorgun tiendraient davantage aux rapports différenciés que ceux-ci entretenaient avec l'État, rapports qui facilitaient ou non leurs investissements dans le système scolaire. Le politique est aussi un facteur de constitution des ressources.

Les mobilités antérieures à l'émigration participent donc en partie, mais en partie seulement, à la constitution des ressources culturelles. Elles ont aussi contribué à la constitution des ressources économiques. Qu'en est-il des ressources réticulaires ? Observe-t-on des phénomènes de réactivation de réseaux entre la mobilité circulaire et la mobilité migratoire ?

Si la continuité réticulaire n'a pas de sens pour l'Europe – l'espace investi étant alors « vierge » –, elle a, en revanche, un sens pour ce qui est des flux migratoires vers Ankara. Les mobilités saisonnières à destination de cette ville se sont souvent soldées par une installation définitive. C'est pourquoi il n'est pas rare que les migrants des années soixante-dix connaissent, dans la capitale, des personnes installées là depuis une quinzaine d'années. En cela, les mobilités circulaires ont joué sur les mobilités migratoires postérieures, en participant à

9. Les fenêtres étaient alors percées dans le toit. Les ouvertures étaient peu nombreuses en raison des difficultés à se chauffer à partir du fameux *tezek* (bouse séchée enrichie de paille et de copeaux de bois). Installer des fenêtres murales posait donc le problème de la déperdition de chaleur et de la solidité de la construction. Il fallait un savoir-faire particulier que seuls détenaient les maçons ankariotes.

10. Ce toit fait son apparition dans les années soixante. Son prix élevé explique sa lente diffusion. Il devient rapidement un signe de prestige pour les couches aisées des campagnes. Ce toit est l'un des indices précoces de l'influence de l'architecture urbaine sur l'architecture rurale en Anatolie.

la constitution des ressources réticulaires¹¹ et en créant des amorces de chaînes migratoires¹².

Mobilités et dispositions

Cette dernière remarque nous amène à nous interroger sur les dispositions qui favorisent la mobilisation et/ou la conversion des ressources. Les mobilités antérieures aux années soixante-dix ont-elles produit des dispositions particulières qui se traduiraient dans des manières propres d'émigrer [Lahire 1998] ?

Nous distinguerons ici les migrants qui sont restés « passifs » durant leur séjour hors de leur village de ceux qui ont eu un rôle important dans leur nouveau lieu de résidence en endossant, par exemple, la fonction de passeur ou d'« articulateur » social. Ces « actifs » ne sont pas forcément arrivés en premier. Parfois, ils ont été précédés d'aînés, demeurés, eux, inactifs. Mais, à la différence de ces derniers, ces « actifs » ont su jouer sur le différentiel spatial.

Peut-on imputer le caractère « actif » de ces personnes à un passé familial de migrants ou de circulants ? Cela revient à se poser la question de l'importance de la socialisation familiale. Ce paramètre est difficile à isoler en raison de l'importance des socialisations secondaires [Berger et Luckmann 1996] dans la constitution des dispositions individuelles, comme nous allons le voir à travers l'exemple d'Ali et ses trois fils.

Ali, paysan et commerçant itinérant dans les années cinquante, a trois fils. Dans les années soixante, gardant l'aîné et le cadet auprès de lui, il choisit de faire partir son benjamin, alors âgé d'une dizaine d'années, pour Ankara. Dès l'ouverture de l'Europe, il l'envoie en

Allemagne en le mariant avec la fille du premier *almanç*¹³ de son village, ami de longue date. Dix ans plus tard, ce fils monte une entreprise d'import-export de poissons entre Istanbul et l'Allemagne.

On pourrait voir dans cette *success story* une belle continuité familiale. D'autant que les parcours migratoires des deux autres frères viennent confirmer cette capacité à jouer avec le différentiel spatial. Pourtant, à y regarder de plus près, la transmission de père en fils est à relativiser : ces migrants ont, en effet, appris davantage durant leurs expériences migratoires qu'auprès de leur père. Autrement dit, les socialisations secondaires, liées aux migrations, ont autant d'importance, si ce n'est plus, que les socialisations primaires. La migration serait alors aussi un moment de constitution de dispositions indépendante de la transmission familiale. Pour preuve, d'autres migrants qui n'ont pas bénéficié d'une atmosphère de

11. Il convient de noter que la transposition des ressources réticulaires d'une mobilité à l'autre ne concerne que les mobilités saisonnières de travail et non celles liées au commerce. Par ailleurs, ces ressources évoluent dans le temps : un individu peut, en quelques années, gagner ou perdre des relations. La configuration du réseau est changeante et instable, ce qui n'enlève rien à l'importance de cette ressource.

12. Comme le souligne S. Weber [2004 : 38], il faut différencier « chaîne migratoire » et « réseau-migrant », terme qui désigne le réseau personnel du migrant dans le lieu de l'immigration.

13. Littéralement « qui fait profession d'Allemand » : terme qui désigne les migrants turcs d'Allemagne et, par extension, les migrants turcs d'Europe.

mobilité avant de quitter leur village ont connu un itinéraire semblable¹⁴.

Le rôle des socialisations secondaires ne doit toutefois pas faire oublier l'importance du cadre familial. La famille est pourvoyeuse de ressources, comme le montre l'exemple de Kenan, l'un des premiers habitants de Sorgun à avoir tenté l'aventure migratoire en Allemagne. Auparavant, il avait créé une entreprise de transport de fret au niveau régional. Après un séjour de quelques années à Ankara, il part en Allemagne où il travaille, neuf ans durant, comme ouvrier dans une usine. Puis il se lance dans un commerce de Mercedes entre l'Allemagne et la Turquie. Par la suite, il investit à Ankara et, aujourd'hui, il vit de ses rentes, partageant son temps entre Ankara, l'Allemagne et le village. Kenan a donc toujours fait preuve de mobilité, tout au long de son parcours. Or rien dans son histoire familiale ne le prédisposait à cette mobilité. En revanche, son père était un paysan riche et instruit, qui le soutenait financièrement dans ses projets :

Mon père, ce n'était pas n'importe qui. Il était très riche. Il avait hérité : il avait beaucoup de moutons, plusieurs centaines de moutons, pareil pour la terre. Il était fils unique. Et moi aussi, je suis fils unique. Mon père, il savait l'arabe. Il était instruit. Il était *muhtar* [maire].

Somme toute, Kenan n'est pas très différent des autres migrants « actifs ». Les multiples entretiens que nous avons menés à Sorgun révèlent que ceux-ci sont généralement dotés d'un bagage culturel et économique plus important que leurs concitoyens. Ils sont issus de familles plus riches, ont quitté l'école plus tard.

Capables de rapidement maîtriser la langue du pays d'accueil, ils tentent de jouer sur le différentiel entre le lieu de départ et celui d'arrivée, servent d'articulateurs sociaux entre le pays d'accueil et les nouveaux migrants. Lorsqu'ils rentrent définitivement en Turquie, ils sont plus aptes que les autres à faire jouer leurs réseaux de relations pour parvenir à leurs fins, auprès de l'administration turque notamment. Ces dispositions réticulaires favorisent leur engagement ou leur reconversion dans la sphère du politique [Fliche 2005].

Une culture de la mobilité ?

Quid d'une culture de la mobilité à Sorgun ? Si des formes de mobilité s'y succèdent effectivement, la continuité culturelle entre ces formes n'est pas évidente, que ce soit à un niveau d'observation mésoscopique ou à un niveau d'observation microscopique. L'expérience de mobilité est, certes, l'un des éléments constitutifs des ressources et des dispositions nécessaires à l'émigration mais elle n'est pas déterminante. Dès lors, la notion de culture de la mobilité comme cadre explicatif perd de sa pertinence. Devons-nous, pour autant, nous départir de cette notion ? Non, et ce pour deux raisons.

Tout d'abord, nous ne nous sommes intéressés, dans cet article, qu'à une seule région d'Anatolie. Or, il est possible que cette hypothèse fonctionne dans d'autres régions. En effet, la Turquie concentre des histoires régionales très contrastées qui se comprennent

14. S. Potot [2003] fait un constat similaire à propos des migrations roumaines.

essentiellement lorsqu'on les appréhende dans leur rapport au centre ottoman puis républicain. Aussi les observations faites à Sorgun ne peuvent-elles être généralisées à l'ensemble du pays. Par conséquent, elles n'impliquent nullement que l'on interdise l'« exportation » de la notion de « culture de la mobilité » vers d'autres terrains anatoliens. Au contraire, cela permettrait de revisiter ces études en essayant de proposer des modèles d'intelligibilité.

Par ailleurs, s'il n'est pas toujours aisé d'établir une continuité culturelle entre les

formes traditionnelles de nomadisme, les mouvements migratoires du début du XX^e siècle, les mobilités de travail des années quarante et les migrations nationales et internationales, on peut du moins se demander comment, à partir des expériences migratoires des années soixante-dix, s'est construite cette mobilité contemporaine marquée par la circulation incessante entre pays, villes et villages d'origine. Comment s'est effectué ce passage ? Là encore, la notion de culture de la mobilité peut se révéler heuristique.

Bibliographie

- Akdağ, M.** — 1945, « Celali Isyanlarının başlaması » (« Le commencement des soulèvements Celali », *Ankara Üniversitesi Dil Tarih ve Coğrafya Fakültesi Dergisi* 4 (1) : 22-50.
- Albera, D.** — 1991, « Cultura della mobilità e mobilità della cultura : riflessioni antropologiche sull'emigrazione biellese », in M.R. Ostuni ed., *Studi sull'emigrazione. Un'analisi comparata*. Electa, Estratto : 179-206. — 2000, « Migrant, marges et métiers », *Le Monde alpin et rhodanien* 1-3 : 7-21.
- Albera, D. et P. Corti** — 2000, « Migrations montagnardes dans l'espace méditerranéen. Esquisse d'une analyse comparative », *Mélanges de l'École française de Rome, Italie-Méditerranée* 112 : 359-384.
- Andrews, P.A.** — 1989, *Ethnic Groups in the Republic of Turkey*. Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag.
- Autant, C.** — 2002, « Les chemins de familles entre France et Turquie : réseaux de parenté et négociation du destin en migration ». Thèse de doctorat en ethnologie. Paris, EHESS.
- Berger, P. et T. Luckmann** — 1996, *La construction sociale de la réalité*. Paris, Armand Colin.
- Bourdieu, J., G. Postel-Vinay, P.-A. Rosental et A. Suwa-Eisenmann** — 2000, « Migrations et transmissions intergénérationnelles dans la France du XIX^e et du début du XX^e siècle », *Annales HSS* 4 : 749-789.
- Bromberger, C.** — 1997, « L'ethnologie de la France et ses nouveaux objets. Crise, tâtonnements et jouvence d'une discipline dérangement », *Ethnologie française* XXVII (3) : 294-313.
- Dogan, D.** — 1995, *Sorgun 95' (Sorgun en 1995)*. Ankara, Devran.
- Fliche, B.** — 2003, « Les vacances de Kayalar : histoire migratoire, usages et représentations d'un village anatolien en milieux urbains (Turquie, France) ». Thèse de doctorat en ethnologie, Université de Provence. — 2004, « La modernité, elle est en bas : ruralité, urbanité chez les habitants d'un *gecekondü* d'Ankara », *European Journal of Turkish Studies*, Thematic Issue n° 1, *Gecekondü*, URL <http://www.ejts.org/document67.html>. — 2005, « De l'action réticulaire à la recherche du semblable, ou comment faire lien avec l'administration en Turquie », in G. Dorronsoro ed., *La Turquie contestée*. Paris, CNRS Éditions : 147-165.

Franques, B. — 2004, « L'invention de la sédentarité rurale », *EspacesTemps.net*, <http://espacestemp.net/document566.html>.

Gitmez, A. et C. Wilpert — 1987, « La microsociété des Turcs à Berlin », *Revue européenne des migrations internationales* III (1-2) : 175-197.

Hütteroth, W.D. — 1982, *Türkei*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

Lahire, B. — 1998, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris, Nathan.

Planhol, X. de — 1952, « Les migrations de travail en Turquie », *Revue de géographie alpine* XL (4) : 583-600. — 1958, *De la plaine pamphylienne aux lacs pisidiens. Nomadisme et vie paysanne*. Istanbul, Institut français d'archéologie, Paris, Maisonneuve. — 1993, *Les Nations du Prophète*. Paris, Fayard.

Potot, S. — 2003, « Circulation et réseaux de migrants roumains : une contribution à l'étude des nouvelles mobilités en Europe ». Nice, Université de Sophia Antipolis.

Sawicki, F. — 2000, « Les politistes et le microscope », in M. Bachir ed., *Les méthodes au concret*. Paris, PUF, CURAPP : 143-164.

Tapia, S. de — 1995, « Le champ migratoire turc et l'Europe », in A. Jund, P. Dumont et S. de Tapia eds., *Enjeux de l'immigration turque en Europe. Les Turcs en France et en Europe*. Paris, L'Harmattan : 15-38. — 1996, *L'impact régional en Turquie des investissements industriels des travailleurs émigrés*. Paris, L'Harmattan. — 2002, « Immigrations turques en Europe : typologies des espaces et des réseaux », in S. Akgönül, P. Dumont, J.-F. Pérouse et S. de Tapia eds., *Migrations et mobilités internationales : la plateforme turque*. Istanbul, « Les dossiers de l'IFEA 13 » : 30-77.

Weber, S. — 2004, « De la chaîne migratoire à la migration individuelle des Roumains à Rome », *Hommes et Migrations* 1250 : 38-48.

Weulersse, J. — 1946, *Paysans de Syrie et du Proche-Orient*. Paris, Gallimard.

Résumé

Benoît Fliche, *Le nomade, le saisonnier et le migrant. Une culture de la mobilité en Anatolie centrale ?*

Cet article explore l'hypothèse d'une « culture de la mobilité » dans une région d'Anatolie centrale. Pour ce faire, l'auteur rappelle les différentes formes de mobilité successives et distingue différents niveaux d'observation. Si la continuité entre ces formes n'est pas aisément décelable à un niveau mésoscopique, à un niveau d'observation plus fin, on constate que les mobilités passées ont influencé la constitution des ressources et des dispositions nécessaires à l'émigration. Elles ne sont cependant pas suffisantes pour expliquer les mobilités contemporaines. Ainsi, dans ce plateau anatolien, l'hypothèse d'une culture de la mobilité perd-elle de sa pertinence ; elle n'en reste pas moins heuristique pour d'autres contextes.

Mots clés

Anatolie centrale, continuité, « culture de la mobilité », migrations, ressources, Turquie

Abstract

Benoît Fliche, *Nomads, Seasonal Workers and Migrants: A Culture of Mobility in Central Anatolia?*

To test the hypothesis of a "culture of mobility" in central Anatolia, various patterns of successive mobility are discussed ; and levels of observation, distinguished. Though unable to easily detect the succession of these patterns at a middle level of observation, we notice, at a finer level, that past patterns affect the formation of the resources and the making of the arrangements necessary for emigration. However they do not suffice to explain contemporary forms of mobility. On the Anatolian plateau, the aforementioned hypothesis loses any pertinence even though it remains valid for other contexts.

Keywords

central Anatolia, geographical mobility, "culture of mobility", migrations, resources, Turkey